

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 11. — 15 JUIN 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — Moccolil

Tableau de M. de Coninck.

MOCCOLI!

Le carnaval de Rome, célébré par Goethe comme le carnaval de Venise par Byron, a bien changé de physionomie depuis ce temps-là, et même depuis peu d'années, mais il n'en est pas moins demeuré l'un des plus fous, et partant des plus gais du monde.

Si, depuis 1874, les courses des *barberi* (chevaux barbes en liberté), qui avaient lieu sur le Corso, de la porte du Peuple à la porte de Venise, et qu'a illustrées le crayon de Géricault, n'existent plus, on a en revanche, outre la grêle traditionnelle des *confetti*, les ébouriffantes cavalcades du signor *Pasquino*, lequel finit, comme une veuve du Malabar, par se brûler de désespoir quand Mardi-Gras touche à son terme; on a toujours aussi la fameuse soirée des bougies ou *moccoli* qui clôture si dignement ces fêtes de la folie.

C'est cette scène pittoresque du carnaval de Rome que reproduit le tableau de M. Pierre de Coninck dont nous donnons aujourd'hui le dessin. Les *Moccoli* figurent à la galerie des beaux-arts du Champ-de-Mars. Cette toile faisait partie de l'envoi de M. de Coninck au Salon de 1877.

P. C.

LE DIMANCHE A L'EXPOSITION

Si vous n'avez pas encore vu l'Exposition universelle le dimanche, il faut la voir, à moins que vous ne craigniez la foule; car je dois vous prévenir que ce n'est ni au Champ-de-Mars ni au Trocadéro que vous pourrez trouver, ce jour-là surtout, un coin solitaire où méditer en paix sur les vicissitudes de la vie et l'instabilité des constructions légères.

Bien avant que l'installation générale fût complète, ou qu'elle parût seulement devoir jamais l'être; alors que, du sol mouvant ou raboteux, surgissait encore à chaque pas, avec l'apparente spontanéité du champignon, un pavillon inattendu, quelque kiosque à destination étrange; avant qu'aucune fête, que nul spectacle extraordinaire ne fût venu exercer sur le public son irrésistible attraction, la foule cosmopolite se précipitait à cette foire colossale, pleine de promesses, universelle, dont le succès était ainsi assuré du premier coup.

Ce succès, si ardemment nié la veille encore, s'affirmait chaque jour par une augmentation considérable et dans des proportions presque constantes, à peine modifiées par les plus mauvais temps, du chiffre des entrées. Or la progression est encore plus sensible et plus significative d'un dimanche à l'autre, comme il est

facile de le montrer par le relevé des chiffres officiels :

Ainsi, le 1 ^{er} dimanche de l'Exposition,			
le 5 mai,	le chiffre des entrées s'éleva		
	à	79,769	
le 12	—	à	91,206
le 19	—	à	96,779
le 26	—	à	111,296
le 30, jour de l'Ascension (et			
du centenaire de Voltaire),			
les entrées furent au nombre	de	132,009	
le 2 juin, il y en eut		102,464	

Cela va bien, comme on voit; et pour peu que la progression continue (car l'abaissement du chiffre, le 2 juin, dû tant au mauvais temps qu'à la courte distance qui le sépare du jour précédent, est insignifiant), le chiffre moyen, déjà supérieur à celui de l'Exposition de 1867 presque avant de commencer, n'aura pas de peine à dépasser celui de l'Exposition de Philadelphie.

On se porte littéralement dans la rue des Nations; dans le grand vestibule d'honneur du palais du Champ-de-Mars, où sont exposées les merveilles de l'Inde anglaise et celles de nos manufactures nationales; dans la galerie de l'École militaire, autour des merveilles de la petite industrie, en pleine activité; dans la galerie des beaux-arts; partout! — Et l'on s'écrase, pour varier, dans le quartier pittoresque des bazars africains et orientaux du Trocadéro; dans les galeries du palais, autour de la cascade, dans les pavillons, les cafés exotiques et concertants, les brasseries, etc.; — sans préjudice pour les lieux d'un intérêt plus exclusif et d'un attrait plus sévère.

Il y a plus de simples curieux, le dimanche, sans aucun doute, que de visiteurs passionnés pour l'étude ou amoureux enthousiastes et compétents du progrès général. Mais encore ceux-ci n'y manquent-ils point. Le dimanche est l'unique jour de congé, dans le cours d'une semaine, dont puissent profiter l'ouvrier et l'employé qui ne reçoit pas de supplément d'appointements pour cause d'Exposition. C'est ce jour-là seulement que l'un et l'autre peuvent s'abandonner à l'impulsion de leur esprit, et venir étudier ce qui est, afin d'être en mesure de méditer, sur des bases sérieuses, ce qui pourrait être.

La foule du dimanche, à l'Exposition, est donc fort mêlée, indépendamment de sa densité extrême; et c'est justement ce qui fait bien sentir que c'est là la fête du travail dans ses manifestations multiples, la fête de tous!

O. RENAUD.

Le chapitre métropolitain de la ville d'Aix a envoyé à l'Exposition universelle le célèbre triptyque de Saint-Sauveur, connu sous le nom de *Buisson Ardent*, qui excita si vivement l'attention des connaisseurs à l'Exposition marseillaise de 1861.

Ce triptyque a été attribué par les uns au roi René et par les autres soit à Jean Memmling, soit même à van Eyck. Le panneau médial est digne, en effet, du pinceau de ce dernier et illustre maître.

Ces diverses attributions sont pourtant inexactes. Deux des membres de la commission départementale des richesses d'art ont découvert, en feuilletant les registres du roi René qui contiennent les comptes de ses « menus plaisirs », le nom et le prénom de l'auteur de ce tableau. Cet auteur n'était pas Flamand, mais Avignonnais. On le nommait « Nicolas Froment » et plus usuellement « Nicolas, le peintre d'Avignon ».

Nicolas était un des peintres ordinaires du roi René qui, entre temps, le chargea de décorer d'armoiries les panneaux de ses portes, les arceaux de ses hôtels et les bannières de ses trompettes.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE ¹

PEINTURE FRANÇAISE

(Suite.)

Citons encore les paysages et les types villageois de MM. Émile et Jules Breton; la *Vestale Tuccia*, le *Miracle chez la Bonne Déesse*, les *Danaïdes*, alignement de cruches à perte de vue, de M. H. Le Roux; *A l'Hôtel des Ventes*, de M. Fichel; les magnifiques *Portraits de « mes enfants »* et autres, de M. Paul Dubois, sculpteur éminent autant que peintre; ceux de Henner, et son *Christ mort*; le *Moulin*, de M. Hano-teau; les toiles de M. Gustave Moreau (pas son *Hercule et l'Hydre de Lerne*, par exemple!); la *Mort de Ravana*, grande toile pleine de mouvement et d'expression qui a valu à M. Fernand Cormon, en 1865, le prix du Salon; M. Cormon a de plus, à l'exposition spéciale de la ville de Paris, son plafond et ses panneaux grisaille et camaïeu exécutés pour la salle des mariages de la mairie du IV^e arrondissement.

La *Colère des pharisiens* contre l'aveugle guéri par Jésus, de M. Ronot, est aussi une très-belle page; l'*Inondation dans la banlieue de Toulouse, en juin 1875*, de M. Roll, qui a remporté une première médaille au Salon de 1877, est d'un effet poignant et d'un talent d'exécution qui laisse peut-être encore un peu à désirer, mais qui promet beaucoup assurément; le *Néophyte* de M. Gustave Doré, que les « gens du métier » accusent, dit-on, de n'être point peintre, ce qui nous étonne à n'en pouvoir revenir, depuis dix ans au

¹. Voir le n° 10.



moins : — le diable soit du « métier », alors ! — le *David triomphant*, de M. Delaunay; les *Gaulois*, de M. Luminais; l'*Électre*, de M. Barrias; le *Cadavre de César*, de M. Rixens; le *Saint Étienne martyr*, de M. Le Houx; les *Portraits* de MM. Cot, Dubuffe, Gros, Carolus Duran et autres; la *Forêt*, la *Falaise* et le *Pré*, de M. van Marcke; les paysages bretons de M. Bernier, ceux de Daubigny, disséminés un peu partout; beaucoup d'autres encore que nous oublions sans doute : telles sont les toiles qui nous ont paru les plus intéressantes, tel est le dessus du panier de cette partie de la section française des beaux-arts qui s'étend au nord du pavillon de la Ville de Paris; — à moins que quelques intrus de la section sud se soient indûment faufilés dans les rangs qui se pressaient sous notre plume.

Il nous reste maintenant à passer en revue les toiles exposées dans les salons qui s'étendent au sud du pavillon de la Ville de Paris, c'est-à-dire du côté de l'École militaire. Elles sont peu nombreuses, mais elles ont presque toutes une grande valeur. C'est là en effet que se trouvent les Jean-Paul Laurens, les Henri Regnault, les Tony Robert-Fleury, les Vibert, les Gérôme, Berne-Bellecour, Français, Benjamin Constant, Courbet, Corot, Eugène Lambert, etc.

M. Tony Robert-Fleury expose plusieurs portraits sur lesquels nous passerons, et deux grandes toiles : le *Dernier Jour de Corinthe*, médaille d'honneur de 1870, et *Pinel, médecin de la Salpêtrière, en 1795*; on connaît ce tableau qui figura au Salon de 1876 : Pinel y est représenté faisant enlever leurs chaînes aux pauvres folles, malgré la peur et les protestations des partisans de la violence comme moyen curatif. Cette toile, aussi intéressante par le sujet choisi que par l'exécution, est beaucoup admirée. Plus loin, on s'arrête devant le *Volontaire d'un an*, de M. Lobrichon, représenté par un bébé d'un an au port d'arme. M. Lobrichon a quelque part aussi, dans le voisinage, son *Bagage de Croquemitaine*, popularisé par la gravure : c'est le peintre favori des papas et surtout des mamans sans prétention. Voici l'*Exécution sans jugement* d'Henri Regnault, à droite, et à gauche son *Don Juan Prim*; des *Paysages* neigeux de M. Émile Breton; des *Portraits* de M. Bastien-Lepage; enfin l'œuvre presque complète de M. Jean-Paul Laurens depuis 1870, c'est-à-dire depuis qu'il s'est placé au premier rang parmi les peintres contemporains.

L'œuvre de M. Jean-Paul Laurens, déjà importante par le nombre, l'est depuis longtemps par le talent qui y est déployé et qui a rendu le nom de l'artiste, jeune encore, non pas seulement célèbre, mais

populaire. Cette œuvre touche à toutes les époques de l'histoire avec une égale sûreté d'esprit et de main; nous allons donner la liste de ses toiles exposées au Champ-de-Mars, par ordre de date. Ce sont : *Jésus chassé de la synagogue*, *Saint Ambroise instruisant Honorius* (1870); la *Mort du duc d'Enghien*, le *Pape Formose et Étienne VII* (1872); la *Piscine de Bethesda à Jérusalem* (1873); *Saint Bruno refuse les présents de Roger, comte de Calabre* (au pavillon de la Ville de Paris); le *Portrait de Marthe*, le *Cardinal* (1874); l'*Interdit*, l'*Excommunication de Robert le Pieux* (1875); *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, le *Portrait de l'auteur* (1876); les *Funérailles de Guillaume le Conquérant*, l'*État-Major autrichien devant le corps de Marceau* (1877). — L'*Exposition de Paris* a publié, en supplément à son numéro 9, un beau dessin du *Marceau*, et dans son n° 10 le *François de Borgia*.

Un petit salon qui s'ouvre à droite de cette salle principale contient plusieurs tableaux de M. Berne-Bellecour : *Désarçonné* et surtout son célèbre *Coup de canon*; toute une collection de toiles de M. Gérôme : l'*Éminence grise*, médaille d'honneur de 1874, le *Santon à la porte d'une mosquée*, gardant les babouches des fidèles, *Daniel dans la fosse aux lions*, l'*Arabe et son coursier*, touchant épisode de la vie au désert, un *Lion*, une *Femme au bain*, le *Bain turc*; puis la *Promenade sur la voie des tombeaux à Pompéi*, un *Bain d'été à Pompéi*, etc., de M. G. Boulanger, dont nous avons oublié, en traversant les autres salles, la magnifique toile : *Saint Sébastien et l'empereur Maximilien-Hercule*. La petite salle où nous nous trouvons maintenant contient encore, parmi les plus remarquables ouvrages qui y sont exposés : la *Marchande de fleurs* de M. Firmin Girard; le *Départ des mariés* (Espagne); la *Sérénade*, la *Toilette de la Madone*, la *Cigale et la Fourmi*, le portrait de *Coquelin* dans le rôle de Mascarille, des *Précieuses*, de M. Vibert, etc.

Dans la salle suivante, plusieurs grandes toiles attirent irrésistiblement l'attention; c'est d'abord *Respha protégeant les corps de ses fils contre les oiseaux de proie*, de M. Georges Becker; l'*Entrée de Mahomet II à Constantinople, le 29 mai 1453*, de M. Benjamin Constant, donné en supplément au numéro 8 de l'*Exposition de Paris*. Viennent ensuite les *Paysages* de Corot; la *Vague* de Courbet, qui n'a plus exposé aux Salons annuels depuis la guerre, le jury d'examen de 1872 ayant déclaré, sur la proposition de M. Meissonier, que ses tableaux n'y seraient plus admis : le jury de l'Exposition universelle n'a pas cru pouvoir se priver d'un spécimen au

moins de ce talent si puissant; il est vrai que la *Vague* appartient au musée du Luxembourg. Nous trouvons également dans cette salle un *Marché à Grenade*, de M. Adrien Moreau; quelques toiles de Belly, des *Portraits* de M. Landelle, des *Paysages* de M. Harpignies, etc. Dans le salon à gauche, voici une *Grotte à marée basse*, de M. Lansyer; la *Toilette des Cancales*, de M. Eug. Feyen; des *Vues* de M. de Curzon; des *Paysanneries* de Daubigny; le *Portrait de M. S.* (M. Schutzenberger père), par M. Schutzenberger; les *Agapes* de M. Mazerolle; *First Engagement*, de M. Saintin; *Installation provisoire*, de M. Eugène Lambert, dont nous avons donné un beau dessin dans le numéro 8 de l'*Exposition de Paris*; la *Boucherie Ducorroy, au Tréport*, de M. Aublet; le *Portrait de la grand-mère*, de M. Émile Renard, et diverses toiles de MM. Leconte-du-Nouy, Toulmouche, etc.

Hors des salles, sous l'abri des grandes avenues transversales, quelques toiles sont accrochées, qui arrêtent moins le visiteur pressé de pénétrer dans une salle nouvelle. C'est là que nous avons trouvé, entre autres, le *Spectacle de la folie humaine* où M. A. Glaize nous montre les chrétiens martyrisés par les païens, les hérétiques martyrisés par les chrétiens devenus les plus forts et enfin les chrétiens s'égorgeant réciproquement au nom de la religion. C'est là aussi que nous avons découvert une petite toile de M. Théodore Frère, d'un très-bel effet : le *Théâtre de Karagheuz, au Caire (ombres chinoises)*, qui a figuré au Salon de 1869 et qui, en conséquence, était un peu oubliée.

Voici notre revue de la peinture française, à la galerie des Beaux-Arts du Champ-de-Mars, terminée. Est-ce à dire que nous avons tout vu? Non, malheureusement; bien des toiles remarquables ont dû nous échapper. Mais comment faire, au milieu de cette foule qui se presse dans les salons, quel que soit le jour, quel que soit le temps, de manière à y rendre la circulation extrêmement laborieuse et l'attention presque impossible? Quant à l'appréciation de ces œuvres, toutes connues, de cette manifestation collective de talents qui se sont révélés ou affirmés depuis dix ans, et dont la critique s'est emparée au fur et à mesure de la production, nous croyons que ce serait une peine bien inutile.

Nous avons dit quelle était notre impression générale, résultant d'une comparaison qui ne pouvait être faite que là : les Salons annuels stimulent les artistes, qui y sont jugés individuellement; c'est à peine s'il est possible de se faire une idée à peu près exacte du progrès accompli, s'il y a lieu, d'un Salon à l'autre. Mais au



BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — LE SOIR.
Tableau de Corot.



LE PARC DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, VUE PRISE UN DIMANCHE



Champ-de-Mars, ce n'est plus à un concours que nous assistons, c'est à une confession générale, si l'on peut dire, de l'École tout entière. Eh bien ! l'impression est excellente, non-seulement pour nous, qui sommes fort intéressés dans l'affaire, mais pour tout le monde. Elle est d'autant meilleure que les peintres étrangers les plus remarquables, sauf en Angleterre, aux États-Unis et peut-être en Russie, sont ceux qui se sont formés à notre école, les Munkácsy, les de Nittis, les Cermak, les Achenbach, les Louis Gaillait, les Knaus, les Richter, pour parler aussi des anciens, etc., etc. — Nous les retrouverons dans leurs sections respectives.

HECTOR GAMILLY.

L'EXPOSITION DU PRINCE DE GALLES¹

(Suite)

« Une des vitrines voisines contient un nouvel assortiment d'orfèvrerie plus raffiné encore. On me saura gré de rappeler à ce propos comment se fait le commerce de ces objets précieux. Une aiguère, par exemple, se met dans un des plateaux d'une balance; on charge l'autre de roupies pour faire le poids, puis on ajoute tant par pièce de monnaie pour le travail et la dorure. Il faut dire que ces vases ne brillent pas seulement par la matière première, mais aussi par l'élégance des formes et le fini de la ciselure. Cet art tout spécial est véritablement arrivé à son point de perfection.

« Mais détachons-nous de ce spectacle qui, à force de richesse, menace de tourner à la monotonie. Voici un palanquin qui provoque dans la foule les plus gais commentaires; il est, en effet, de dimension fort restreinte, et pourtant, dans cette boîte, une femme doit trouver place. Il lui faut s'accroupir en boule pour se coucher sur cette étoffe de soie brochée, pour appuyer sa tête sur ces coussins microscopiques. On conçoit qu'elle n'ait guère d'espace pour ses jambes; mais on sait que les femmes hindoues prennent invariablement la posture de nos ouvriers tailleurs.

« La boîte du palanquin est formée de panneaux d'ébène qui brillent et accusent leur transparence au premier rayon de soleil; sur cette ébène court une trame d'ivoire aux arabesques capricieuses. Quoique la chambre soit toute petite, la sultane voyageuse trouve encore moyen d'y loger ses pots de parfums, ses éventails et ses bijoux dont elle ne se sépare jamais. Ce palanquin modèle vient de Bénarès.

¹. Voir le n° 10.

« D'autres vitrines exposent des modèles de toutes sortes de monnaies. Les roupies du Cachemire portent comme signe distinctif les lettres J. H. S. Cette particularité mérite un mot d'explication. Le père du maharajah actuel remarqua un jour sur une image ces trois lettres qui sont l'insigne de la Confrérie de Jésus. Il cherchait précisément un emblème pour ses monnaies; celui-là lui plut, et il s'en empara sans autre examen et sans songer à demander ce que ces lettres mystérieuses pouvaient bien signifier.

« Les marbres de l'Inde devaient être représentés. On aura plaisir à considérer toute une collection d'animaux en marbre de diverses couleurs. L'exécution est naïve, mais bien caractéristique. Si bizarre qu'il paraisse, l'animal — chameau, éléphant, rhinocéros — garde toujours, sous l'exagération des formes, son trait distinctif accusé et grossi à dessein. Les sculpteurs sont originaires du Djaïpour.

« On devait s'attendre aussi à rencontrer ces belles boîtes de santal parfumé que vend, à haut prix, le commerce parisien. Le prince de Galles en possède toutes sortes d'échantillons, avec d'autres boîtes en papier mâché, des échiquiers en mosaïque, des cannes sculptées d'un travail miraculeux, des ornements en écaille, en ébène, incrustés de bijoux, des spécimens de marqueterie exécutés avec un souci du détail et une délicatesse infinie. Ce qu'on ne saurait trop admirer, dans ces chefs-d'œuvre d'ailleurs connus, c'est la patience des artistes de l'Inde. Ils rappellent les Japonais, dont je parlerai un de ces jours, et qui ont su fabriquer des squelettes en ivoire si merveilleusement imités que les médecins y retrouvent l'attache de chaque muscle et jusqu'aux moindres sinuosités de la boîte crânienne.

« La collection des armes serait digne à elle seule de solliciter les études d'un spécialiste. Fusils anciens de tout modèle, poignards aux manches de jade blanc ou vert, incrustés de bijoux, et conçus avec une imagination féroce, les uns tordus comme des serpents, les autres droits comme des flèches, d'autres encore sinueux comme la langue du serpent. En voici dont la lame unique a pour support deux manches dorés, deux canons de pistolets, avec le chien et la gâchette. On ne peut s'empêcher encore d'admirer des armures en fer damasquiné d'or, des boucliers incrustés de gros rubis, les brassards, les cuirasses de Sialcote, les carabines à mèche et à rouet, etc. Ici l'énumération prendrait les proportions d'un catalogue.

« L'anecdote varie la collection des objets d'art proprement dits. Le prince de Galles a eu la bonne idée d'exposer les modèles des voitures qui servent aux pro-

menades des princesses hindoues. Ces chars sont généralement trainés par deux zébus : ils ont la forme d'un trône recouvert d'un dais de riche étoffe brodée d'or; un siège installé à l'arrière est réservé aux serviteurs. Le timon, très-large, recouvert de velours rouge, porte sur le joug, et le cocher y prend place pour diriger son attelage.

« Dans la vitrine des cuivres, on remarquera l'effigie d'un éléphant et d'un chameau armés en guerre; l'équipage d'un timbalier qui marche en avant du cortège dans les fêtes publiques et tout un défilé de guerriers porteurs d'énorme turbans. Voici encore les queues de yak, aux manches richement ornés, qui sont l'emblème de la dignité. »

« Plusieurs de ces armes, *talwars*, sabres, poignards, épées, coutelas, ont été fabriquées tout exprès pour le prince de Galles. L'artiste hindou, par une délicate flatterie, a gravé en diamants ses armes sur la poignée.

« Signalons encore les selles des chevaux de cérémonie. Elles sont recouvertes d'ornements bizarres, de fleurs en or ou en argent massif, qui n'appartiennent à aucun pays et qui ont vaguement l'apparence d'un artichaut. Dans les fêtes officielles, chaque rajah se fait précéder de 20, 30, 60 chevaux conduits en main et décorés de cette façon.

« Cette énumération est déjà bien longue, et pourtant je n'en ai pas encore fini. On me reprocherait de ne pas signaler les boîtes curieuses qui ont renfermé les adresses offertes au prince de Galles dans les pays qu'il a traversés. Ces documents ont été enfermés dans des coffrets tantôt d'ivoire, tantôt d'ébène ou d'argent, ou dans des sacs ornés de pierres précieuses. La même vitrine renferme les truilles d'or et d'argent dont le prince s'est servi pour poser la première pierre d'un édifice. Voici les anneaux d'argent massif que les danseuses se passent à la cheville et qu'elles font sonner en décrivant leurs pas. On remarquera que beaucoup de ces objets de petite orfèvrerie sont ornés de dents de tigre. C'est un talisman très-recherché dans l'Inde. Un de mes amis, retour de l'Inde, ayant eu la bonne fortune de tuer un léopard, on le prévint qu'il aurait fort à veiller s'il ne voulait pas que les maraudeurs vinssent, de nuit, arracher les griffes de sa bête. La prédiction ne tarda point à se réaliser. Mon ami eut beau faire garde, mettre une sentinelle auprès de la peau qui séchait; dès le lendemain, les pattes du léopard étaient vierges de leurs griffes : — les dix talismans avaient été pris... »

1867 ET 1878

L'Exposition de 1878 a ses détracteurs; cela était inévitable : il y a toujours des détracteurs disponibles, avides de trouver l'emploi de leurs éminentes facultés. Mais je crois bien mal inspirés, en vérité, ceux qui, trouvant que le Champ-de-Mars manque de diversions joyeuses ou attractives au degré aigu, s'avisent de comparer 1867 à 1878.

Il est bien vrai que l'Exposition de 1867, magnifique en elle-même quoique ne pouvant supporter la comparaison avec celle de 1878, fourmillait de curiosités, et que les monstruosité mêmes n'y manquaient pas. Il y avait un géant chinois, un avaleur de sabres indien, un mangeur d'étopées enflammées arabe (de la tribu des Beni-Mouf-Mouf probablement), un homme sans tête et peut-être sans nationalité. Non-seulement ces curiosités de carrefour n'attirèrent pas une foule extraordinaire, mais elles attirèrent en revanche de très-vives critiques au commissaire général de l'Exposition, l'honorable M. Le Play qui, en leur ouvrant l'accès du Champ-de-Mars, n'avait sans doute pas obéi à des préférences personnelles.

A la réserve de l'homme sans tête, qui fit son apparition quelques semaines seulement après l'ouverture (ces saltimbanques vulgaires autant que regrettés commencèrent à arriver quand l'Exposition avait déjà trois mois au moins d'une existence assez brillante pour prouver que leur secours était inutile), leur campagne fut désastreuse. La totalité des entreprises ayant pour objet d'offrir au public des « diversions attrayantes » éprouva, en somme, un désastre complet. Cela se comprend : on vient à l'Exposition pour l'Exposition; des diversions, il y en a partout, surtout de ce choix, et l'on est plutôt choqué que ravi de les trouver là où on ne les cherchait pas et où elles n'ont que faire. Les musiciens tziganes et tunisiens, les chanteurs marocains, les bazars africains et orientaux qui font sourire ceux qui ont vu ces choses dans leur milieu naturel, cela passe, car tout le monde n'a pu les voir et ne pourrait espérer les voir ailleurs. Mais pourquoi pas des danseurs de corde?

Le café-concert de la porte Suffren, pour en revenir aux « diversions » de 1867, fermait ses portes presque aussitôt après les avoir ouvertes; le théâtre chinois vécut ou plutôt languit trois mois. Le grand théâtre international, dont la construction avait coûté un million, réussit à donner trente soirées, à encaisser des recettes s'élevant au total à onze cents francs ou environ, et fina-

lement cessa tout à coup de donner des représentations aux banquettes vides. Et le cercle, le cercle international, qui avait coûté encore plus que le théâtre? Le cercle international comptait réunir dix mille membres, au bas mot: il en eut, je crois, huit!

Voici, au reste, comment une feuille spéciale du temps saluait l'installation de ces deux derniers établissements diversifs, mais infortunés:

« Cette construction, disait à propos du théâtre international le journal en question, pourrait bien avoir le sort du grand canot de Robinson. On sait que l'ingénieur auteur de *Robinson Crusoë*, dans le but de faire comprendre le danger des entreprises inconsidérées, raconte que Robinson se mit à creuser un canot dont il ne put faire aucun usage, parce qu'il n'avait pas calculé ses forces. C'est précisément ce qui arrive au créateur du théâtre international... »

Le journal, que nous ne pouvons suivre dans ses développements, prédit à ces spéculateurs présomptueux un échec qui, ainsi que nous l'avons dit, ne leur fit pas défaut. Quant au cercle: « Autre canot de Robinson! s'écrie-t-il. Non moins international que le théâtre, le cercle nous semble, par ses proportions exagérées, par son but mal défini, une véritable superfétation. Comme restaurant, il manquera toujours de charme et de gaieté, et ne pourra lutter avec les autres restaurants de l'Exposition. Comme cercle, il n'offre aucune des ressources et des attraits que présentent les vrais cercles de Paris.

« Nous ne demandons pas mieux que de nous tromper; mais, d'après ce que nous voyons, il semble que théâtre et cercle ne puissent se disputer à l'Exposition que le prix de... four. »

Eh bien! je suis loin de trouver tout parfait à l'Exposition de 1878 et beaucoup plus loin encore de vouloir me faire, ne fût-ce qu'une seconde, le thuriféraire de l'administration Krantz qui vaut tout juste autant que la première venue en France, ce qui ne veut pas dire beaucoup; mais je suis bien aise qu'il n'y ait ni homme à deux têtes ou sans tête, ni avaleur de sabres, ni cercle, ni théâtre international au Champ-de-Mars ou au Trocadéro, et absolument sûr qu'aucun des *fours* qui suspendirent prématurément les divertissements dont 1867 s'enorgueillit aujourd'hui seulement, comme on voit, n'attristera 1878.

Et cela me console et me permet d'entendre sans impatience des jérémiades rétrospectives qui auront leur fin naturelle quand il sera bien constaté qu'elles manquent d'objet, ce qui ne sera pas long.

J. D'HENNEZIS.

PETITE CHRONIQUE

La Compagnie des omnibus expose au Champ-de-Mars, dans la section de la carrosserie, un omnibus d'un nouveau modèle. Cette voiture est de 40 centimètres plus large que celles qui fonctionnent actuellement. Elle est disposée de façon à être attelée de trois chevaux en arbalète, c'est-à-dire deux de front et un de flèche.

L'intérieur de cet omnibus, destiné au service des grands boulevards, entre la Bastille et la Madeleine, contient seize places et une plate-forme où deux personnes pourront attendre qu'il y ait une vacance à l'intérieur.

Un escalier de huit marches conduit à l'impériale, sur laquelle les femmes seront admises; elle contient dix-huit places. Total, trente-six places avec celles de la plate-forme.

Il est arrivé à Paris, il y a quelques jours, pour faire le service de surveillance et de garde à l'Exposition française de l'Algérie, deux détachements, l'un du 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, l'autre du 1^{er} régiment de spahis. Le premier de ces détachements, sous les ordres de M. le lieutenant Adda-ben-Arbi, se compose de: 1 sergent, 1 caporal et 8 soldats. Le second, commandé par M. le sous-lieutenant indigène Sid-Ahmed-ben-Tayeb, compte également 8 cavaliers, un brigadier et un maréchal des logis.

L'Exposition de 1878 ne paraît devoir le céder à aucune autre sous le rapport des visiteurs illustres, même de sang royal, bien qu'elle soit l'œuvre d'une république, et, ma foi! d'une grande et solide république, à en juger par l'apparence. On nous objectera que nous n'avons pas encore reçu de rois. Attendez un peu, bonnes gens; cela viendra, n'en doutez pas. Quant aux ex-rois ou reines et aux souverains futurs, nous en voyons passer tous les jours un assez brillant défilé. Récapitulons un peu:

Voici dona Isabelle II, reine douairière d'Espagne, et son époux don François d'Assise; le duc d'Aoste, qui fut roi d'Espagne sous le nom d'Amédée II et que sa noble retraite du guépier où on l'avait fourré honore singulièrement; don Fernand, veuf de la reine dona Maria II et père du roi actuel de Portugal. — Il est bien permis, je crois, de placer sur la même ligne le général Grant, ex-président de la République des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Maintenant ce sont les princes: le prince de Galles, le prince Christian de Danemark, l'archiduc Rodolphe d'Autriche, le prince d'Orange, le prince Hassan, fils du khédive. Ajoutons à cette liste les archiducs Charles-Louis et Louis-Joseph, frères de l'empereur d'Autriche, l'archiduc Albert, le prince Henri, frère du roi des Pays-Bas, le comte de Flandre, frère du roi des Belges et, bien qu'incomplète, car nous en oublions, notre liste s'annonce assez bien; et nous savons que nous pouvons la terminer ici par les mots sacramentels: à suivre.

INIGO SMALL.

LA VENTE DE L'EXPOSITION DE PARIS. — Le Journal se trouve en vente chez tous les Libraires de Paris et des départements, ainsi que chez les vendeurs de l'Exposition au Champ-de-Mars et au Trocadéro. Les abonnements doivent être adressés à l'éditeur G. DECAUX, 7, rue du Croissant.

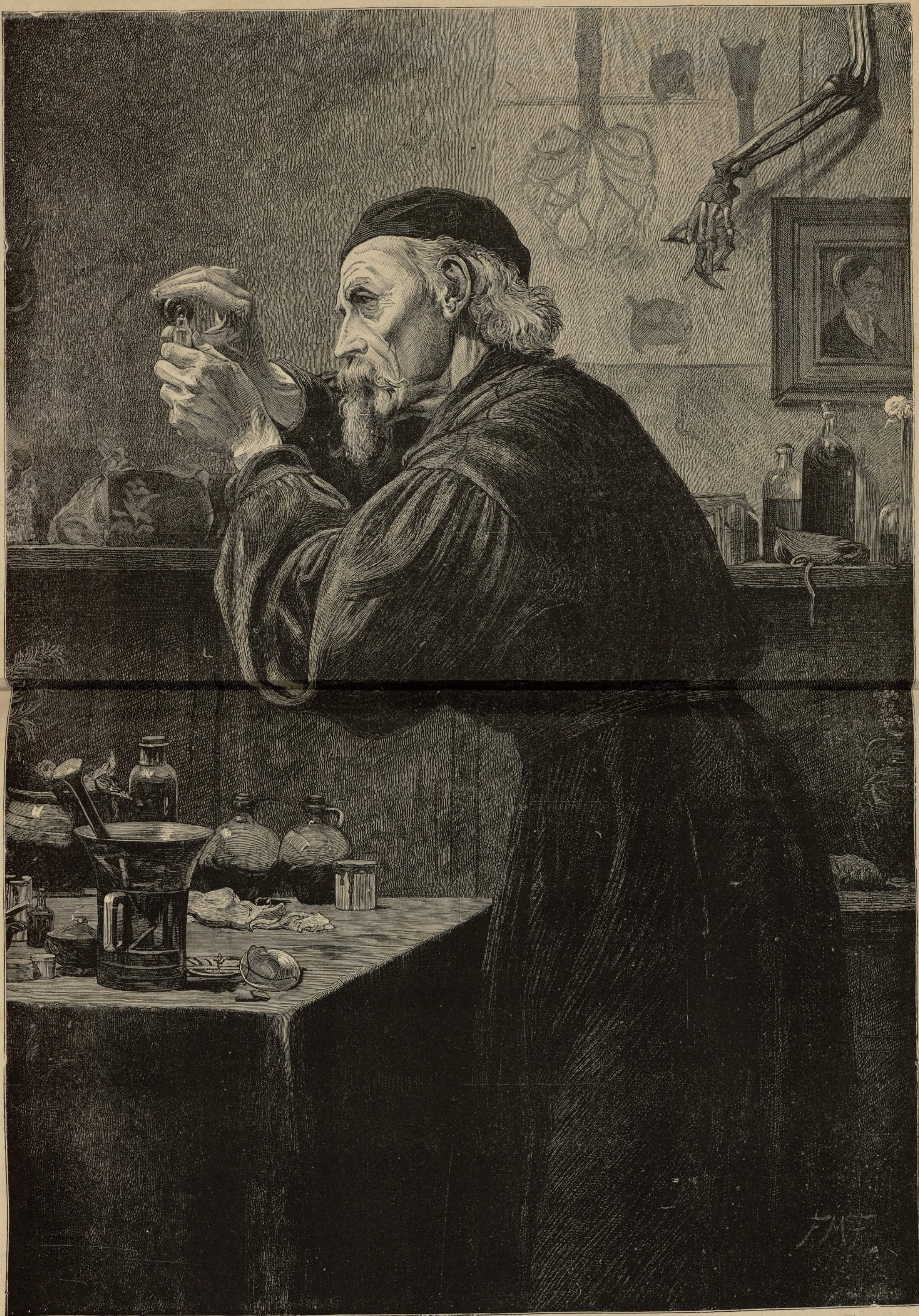
Le gérant: A. BITARD.

Sceaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — GLORIA VICTIS.

Groupe de M. Antonin Mercié.



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE

L'APOTHICAIRE

Tableau de M. H.-S. Marks.